Richard III / Théâtre du Nouveau Monde
13 mars 2015 / La revue Jeu / Louise Vigeant

« Dès l'apparition des personnages – nombreux –, on sent qu'elle est en contrôle des personnages, qui avancent lentement, au pas, (…) et de cet espace sobre et imposant à la fois, pensé par Anick La Bissonnière. (…) Visuellement, ce spectacle est éblouissant »

Richard III / Théâtre du Nouveau Monde
14 mars 2015 / Le Devoir / Christian St-Pierre

« Dans le dispositif imaginé par Anick La Bissonnière et éclairé par Étienne Boucher, architecture minimaliste, ponctuée de judicieux symboles, d'une pureté et d'une force d'évocation que Craig et Appia ne renieraient certainement pas, les 20 comédiens, (…), exécutent un somptueux ballet, autant de précises révolutions autour d'un astre au magnétisme funeste. Le charme, puissant, opère d'un bout à l'autre, durant chacune des 145 minutes. »

Samson et Dalila / Opéra de Montréal
26 janvier 2015 / Pieuvre.ca / Hugo Prévost

« (…) l'équipe derrière Samson et Dalila a réussi à moderniser l'oeuvre de Saint-Saëns, tout en demeurant fidèle au matériel original. (…) De longs panneaux verticaux pouvant pivoter ou se déplacer en fonction des besoins scéniques forment les seuls éléments de décor de l'oeuvre; nulle tenture, toile ou encore construction supplémentaire. L'ensemble des artifices visuels provient de projecteurs habilement dissimulés parmi les éclairages du plafond, pour un résultat sans faille qui impressionne par son aspect maîtrisé. »

Samson et Dalila / Opéra de Montréal
27 janvier 2015 / Mc Gill Tribune / Morgan Alexander

« Truly, the credit for what made this performance so incredible should be awarded te set designers Anick La Bissonnière and Eric-Olivier Lacroix, whose ingenuity in using multiple pillars with moving projections made for simplistic yet awe-inspiring experience. »*

Requiem / Teatro Colon Buenos Aires
13 juin 2014 / Pagina / Diego Fisherman
Traduction anglaise fournie par le Colon

« The premiere of Requiem turned out to be an event of cultural magnitude. (…) Jocelyn's staging, at once contained and full of theatricality, along with the excellent – and wonderfully functional – set design by Anick La Bissonnière and Eric-Olivier Lacroix, the precise light design by Enrique Bordolini and the perfect (almost philological) costumes by Aníbal Lápiz completed, came together to produce this hugely important cultural event. »*

jeu
Revue de théâtre

MOLLY BLOOM : QUEL PERSONNAGE !

LOUISE VIGEANT / 8 MAI 2014

Son corps, c'est ce qu'elle connaît le mieux, Molly Bloom. Et elle s'en sert. Il est beau; elle sait qu'il est désiré et, surtout, désirant. Alors, sans pudeur, elle redemande le plaisir. On peut trouver Molly exhibitionniste, un brin nymphomane, certainement crue. Mais elle n'est pas dupe.

En effet, au détour de phrases, on la devine consciente de sa situation: mariée, même amoureuse, elle s'ennuie, dit que son mari ne fait pas assez d'argent, qu'elle a sacrifié sa carrière de chanteuse. Consciente aussi des rapports entre les femmes et les hommes, elle se demande, comme ça, à brûle-pourpoint, pourquoi il faut «les remercier pour la moindre bouchée qu'on avale». Mais elle n'est ni revancharde ni aigrie ni militante. Elle ne revendique rien, si ce n'est son plaisir, car elle y trouve son pouvoir et sa liberté. Nous sommes en 1904.

Le spectateur «construit» ce personnage au fur et à mesure des bribes que Molly lui lance. Car ici, rien de linéaire. Molly Bloom ne nous «raconte» rien. On a affaire à un flot de pensées, à ce *stream of consciousness* qui a fait de James Joyce un des grands réformateurs du roman. Déferlent idées, réminiscences, rêveries. Surgissent des souvenirs d'enfance à Gibraltar, de sa relation avec son mari, de ses ébats amoureux. Ses propos sont tantôt terre-à-terre, tantôt lyriques ; Molly passe sans crier gare du trivial au tragique (n'a-t-elle pas perdu un enfant ?). Mais le flux continue.

Anne-Marie Cadieux incarne cette femme étonnante, loin de l'autodestruction à laquelle nous ont habitués bien des personnages de la fin du XIXe siècle. Si sa Molly peut nous paraître un peu «folle» par moments, on ne peut qu'adhérer à la proposition de la comédienne (et de la metteure en scène) qui réussit, avec la juste dose de détachement, à multiplier les couches de son personnage tour à tour frivole, moqueuse, farouche, sensuelle. Sa gestuelle suit, elle aussi, la ligne du vulgaire au poétique. Cadieux se déplace dans l'espace, comme les idées dans la tête de Molly, avec des envolées, des temps d'arrêt et même des pointes d'humour.

Anick La Bissonnière lui a dessiné un immense sculpture, entourée de sable, une sorte de lit-paysage, où elle s'étire, se love, s'offre. Magnifique image de ces lieux qui ont «fait» Molly Bloom, du rocher de Gibraltar aux paysages âpres de l'Irlande. Magnifique métaphore aussi de son corps, sensuel, alangui, ancrage de sa vie. Et alors que jaillissent les mots de Molly, des images floues, changeantes, passent et s'estompent sur les rideaux de fils encadrant la scène comme autant d'incarnations de ces mouvements de pensées qui se bousculent dans la tête du personnage. Quelle scénographie inspirée !

James Joyce a écrit son roman *Ulysse*, dont le «scandaleux» monologue de Molly est le dernier chapitre, en 1922. Le personnage principal, Leopold Bloom, vient de passer la journée, le 16 juin 1904 précisément, à déambuler dans Dublin. Il est revenu chez lui éméché et échoue dans le lit de sa femme, qui, pendant ce temps, y avait reçu son amant. C'est donc en pleine nuit que Molly soliloque sur la jouissance…

S'il est indéniable que Joyce ait voulu provoquer ses contemporains, il est tout aussi certain qu'aujourd'hui, même si les mots «fesses» et «grosse queue» sont monnaie courante, ce monologue de Molly Bloom porte encore son lot d'audace. Ce qui frappe, c'est l'absolu consentement de la femme au plaisir. En fait, son désir de vivre l'emporte sur tout. Elle ne ressent pas la culpabilité. Alors que de nos jours, il est plus offensant, apparemment, de voir la jouissance féminine sur les écrans que des meurtres de plus en plus sauvages, il est utile de réentendre ce que pense Molly de l'adultère: «si c'est tout le mal qu'on aura fait dans cette vallée de larmes Dieu sait que c'est pas grand chose.»

Molly Bloom

Texte de James Joyce, traduit par Jean-Marc Dalpé. Mise en scène de Brigitte Haentjens. À l'Espace GO jusqu' au 31 mai.

© Caroline Laberge

© Caroline Laberge

© Caroline Laberge

© Caroline Laberge

© Caroline Laberge

Anick La Bissonnière

Molly Bloom / Espace Go
13 juin 2014 / http://mamerehipster.tumblr.com / Ariane Cloutier

« D'ailleurs, quel espace scénographique permet de représenter un monologue intérieur, se prêtant aussi bien aux collines d'Irlande, qu'aux falaises de Gibraltar, qu'à une chambre à coucher? La scène doit présenter un lieu suffisamment abstrait pour que le public puisse laisser courir son imagination au fil des souvenirs de Molly. La scénographie d'Anick La Bissonnière, complémentée par l'éclairage d'Étienne Boucher et le travail vidéo de Sylvio Arriola, relève le défi à merveille. Une imposante et ondulante sculpture en bois sert de plateforme à Anne-Marie Cadieux, lui permettant de dynamiser son jeu par divers mouvements et positions. Cet élément scénique, à la fois élégant et imposant, est entouré de sable (évoquant l'enfance, les souvenirs et le rêve) puis, encadré de rideaux spaghettis servant de support à une projection organique et mouvante. Le tableau qui en résulte est époustouflant. »

Requiem / Teatro Colon Buenos Aires
12 juin 2014 / Clarin / Diego Federico Monjeau
Traduction anglaise fournie par le Colon

« With its omnipresent chorus, majestically positioned in an elevated position in the manner of a grand jury, the opera has managed to realize the virtual requiem of the novel. The aesthetic principal is also reflected by a spatial and musical atmosphere. (…) It's hard to imagine images more perfect than those created by director Matthew Jocelyn, with sets by Anick La Bissonnière and Eric-Olivier Lacroix: tension-filled interiors, with pure yet enigmatic lines, threatened by fatal, haunted surroundings. »*

Le Roi se meurt / Théâtre du Nouveau Monde
23 janvier 2013 / The Gazette / Pat Donnelly

« The staging is refreshingly adventurous. Actors run up and down the aisles and shout from the balconies. The startling introduction of a huge mirror scrim that turns the tables on the audience is brilliant. »

Le Roi se meurt / Théâtre du Nouveau Monde
20 janvier 2013 / roverarts.ca / Mélanie Grondin

« De même, non seulement les décors d'Anick La Bissonnière reflètent-ils l'aspect illusoire du monde de Bérenger, mais ils ajoutent aussi au dynamisme du mouvement sur scène et partout dans la salle. »

Le Roi se meurt / Théâtre du Nouveau Monde
20 janvier 2013 / nightlife.ca / Véronique Voyer

« Les costumes sont éblouissants, la scénographie est géniale (…) »

Le Roi se meurt / Théâtre du Nouveau Monde
21 janvier 2013 / Séquence la revue de cinéma / Élie Castiel

« (…) admirons les magnifiques décors d'Anick La Bissonnière, particulièrement ce grandiose miroir lancé aux spectateurs qui ne fait que les placer, témoins-complices, au centre d'une histoire de vie et de mort, entre la vie et la mort, racontée depuis la nuit des temps. »

Le Roi se meurt / Théâtre du Nouveau Monde
19 janvier 2013 / La revue Jeu / Michel Vaïs

« Ainsi, la scénographie d'Anick La Bissonnière est une réussite : deux chaises devant un immense miroir qui reflète la vaste salle du théâtre et le public. Deux banales chaises pivotantes en bois dur comme on en trouvait dans les bureaux jadis, qui accueillent l'une après l'autre le postérieur royal, la seconde avec des bras pour le mourant proche de la fin. Bravo pour cette utilisation de l'espace, pour les entrées par les allées et les séquences au balcon, que tout le monde peut suivre dans le miroir. »

Le Roi se meurt / Théâtre du Nouveau Monde
23 janvier 2013 / pieuvre.ca / Véronique Grondines

« Au même moment, le rideau se lève, dévoilant ainsi la fabuleuse scénographie d'Anick La Bissonnière: un énorme mur-miroir incliné permettant aux spectateurs de se regarder, aux comédiens de regarder les spectateurs et aux spectateurs de regarder sous un autre angle la mise en scène, brillamment pensée par Frédéric Dubois. La scénographie fait son effet, surtout lorsque l'inclinaison du miroir se modifie ou lorsque celui-ci bouge, déformant ainsi tout ce qu'il reflète. »

The Game of love and Chance / Centaur Theatre
16 mars 2012 / Séquences - la revue de cinéma / Elie Castiel

« Nous sommes d'emblée séduits par l'originalité des décors, simples et lumineusement conceptuels, voire même hautement efficaces. Anick La Bissonnière a inventé une chorégraphie de miroirs sophistiquée en accord avec les personnages pris dans un jeu de masques et de séduction, d'attrait et de désinvolture. »

The Game of love and Chance / Canadian Stage
20 avril 2012 / Globe and Mail / J. Kelly Nestruck

« Beautifully designed like a jewellery box with hidden compartments by Quebec's Anick La Bissonnière, it features sparkling, gem-like performances from its female leads. »

Voir - 2 février 2012

THÉÂTRE critique

LE MONDE DISLOQUÉ

L'opéra de quat'sous, créé dans le chaos à Berlin en 1928, renaît dans la cohérence d'une lecture magistrale, fruit de la rencontre de grands esprits et d'imposants talents orchestrée par Brigitte Haentjens.

★★★★1/2

ELSA PÉPIN /

«*Le théâtre doit être engagé dans la réalité s'il veut avoir la possibilité et le droit de fabriquer des images efficaces de la réalité.*» Ces mots de Brecht, **Haentjens** les honore en rapatriant son célèbre opéra ancré dans le Londres des années 1920 dans le Montréal de 1939, le réanimant de la traduction québécoise de son complice **Jean Marc Dalpé**. L'œuvre d'origine, conçue par de jeunes révoltés qui mêlaient avec insolence le langage de la rue au lyrisme de la superbe musique de Kurt Weill, retrouve son caractère provocateur dans cette brillante adaptation qui clarifie l'intrigue parfois confuse en sabrant quelques passages répétitifs. La cohabitation des genres du vaudeville, du pastiche romantique, de la satire sociale et du poème épique, parfois difficile dans ses ruptures de ton, dit la déconstruction du monde dans une fête grandiose et décadente, pleine de sens.

Au-delà du plaidoyer contre le capitalisme sauvage, la pièce fouille la corruption de l'homme dominé par le désir, la violence et la volonté de pouvoir et ramène le portrait à notre époque, se moquant des bons sentiments et de l'hypocrisie de la société du spectacle, pastichant avec une ironie cinglante les comédies musicales d'aujourd'hui. La pièce de Sibyllines possède la complexité des grandes œuvres où les discours et les personnages se dérobent à une lecture univoque. **Sébastien Ricard** compose un ambigu Mackie-le-couteau dont on aime la débauche autant qu'on hait le miroir qu'il nous renvoie de notre impitoyable cupidité. Le désir du bandit de se reconvertir en banquier et sa réhabilitation finale, alors qu'il est adulé en star par la foule en délire, font tragiquement écho à notre époque aux prises avec une nouvelle lutte des classes qui en indigne plusieurs. M. Peachum (**Jacques Girard**, épatant en despote burlesque) fait le commerce de mendiants et veut sauver l'honneur de sa fille Polly (**Ève Gadouas**, pleine de chien), capitalisant sur la pitié humaine ici, prêchant la morale là. La ballade sur l'esclavage sexuel est d'une virulence sauvage et équivoque transmise par **Kathleen Fortin**, éblouissante Mme Peachum dans son jeu féroce et expressif, et **Marc Béland** excelle en figure pathétique du chef de police corrompu par sa faiblesse sentimentale.

Sébastien Ricard compose un ambigu Mackie-le-couteau dont on aime la débauche autant qu'on hait le miroir qu'il nous renvoie de notre impitoyable cupidité.

photo Lydia Pawelak

Les tableaux extrêmement vivants, souvent cinématographiques, du milieu primitif des grossiers gangsters à celui des mendiants et des sulfureux bordels, sont peints par la sublime scénographie d'**Anick La Bissonnière** à l'esthétique morcelée. Les 23 interprètes de ce grand bal dirigé avec maestria par Haentjens excellent dans un même geste collectif qui dessine la dislocation du monde, «le sujet de l'art», selon Brecht. **I**

Jusqu'au 11 février
À l'Usine C
Voir calendrier Théâtre

L'opéra de Quat'sous / Usine C
6 janvier 2012 / The Gazette / Pat Donnely

« (…) a five-piece orchestra located on a platform overlooking most of the action on a remarkably unadorned set by Anick La Bissonnière. The barren stage allows for fluid movement during Haentjens sparely choreographed crowd scenes, which set the retro-cartoon style. At well over two and half hours sans intermission, time flies.»

L'opéra de Quat'sous / Usine C
25 janvier 2012 / Sage Gamin / Samuel Larochelle

« Évoluant dans une scénographie brillamment imaginée par Anick La Bissonnière, les 23 artistes sur scène réussissent à captiver notre regard et notre intelligence pendant 2h30 sans entracte. (…) L'Opéra de Quat'sous à l'Usine C fait partie des productions qui marquent l'histoire théâtre québécois. »

20 Novembre / Théâtre La Chapelle
14 mars 2011 / Le Devoir / Philippe Couture

« L'oppressante scénographie d'Anick La Bissonnière transforme le Théâtre de La Chapelle en salle de classe aux plafonds bas, aux néons insistants et aux gradins vertigineux, plongeant vers un espace scénique diminué où le comédien, tel un animal traqué, contient sa rage et se prépare à attaquer. »

Le Dieu du carnage / Théâtre du Nouveau Monde
23 novembre 2010 / La Presse / Alexandre Vigneault

« Lorraine Pintal a d'abord le mérite d'avoir réuni une distribution du tonnerre. Puis, celui de l'avoir placée dans un environnement profondément mis en scène - la scénographe Anick La Bissonnière a donné un air de tableau à ce salon bourgeois plus grand que nature -, lequel fait bien sûr écho aux attitudes des personnages. »

Le Dieu du carnage / Théâtre du Nouveau Monde
4 décembre 2010 / soundbeatmag.com / Frédérique Malignon

« Le décor d'Anick La Bissonnière est graphique, immense, tant en perspective et reflète très bien le stéréotype de l'appartement parisien « art déco ». Un parfait réceptacle pour touts ces engueulades à la française.»

CULTURE

YVES RENAUD

Lorraine Pintal a trouvé la distribution idéale avec son quatuor d'acteurs. James Hyndman et Anne-Marie Cadieux (devant) sont deux bêtes de scène de la même espèce rare. L'association-surprise vient du couple formé par l'excellente Christiane Pasquier et Guy Nadon.

THÉÂTRE

La guerre des mondes

LE DIEU DU CARNAGE
De Yasmina Reza. Mise en scène: Lorraine Pintal. Avec Guy Nadon, Christiane Pasquier, Anne-Marie Cadieux et James Hyndman.
Au TNM jusqu'au 11 décembre, supplémentaires les 14, 15 et 16 décembre.

LUC BOULANGER

Dans *Le Dieu du carnage*, de Yasmine Reza, la culture, la politesse et les bonnes manières de la vieille Europe sont passées à tabac. À première vue, l'auteure à succès (*Art*, *Trois versions de la vie*) expose un poncif: la culture est souvent prétexte à cacher notre barbarie. Bernard-Henri Lévy, autre star de l'intelligentsia parisienne, avait étayé cette thèse dans *La Barbarie à visage humain* en 1977… Or Reza ne fait pas un devoir de philo. Elle met K.-O. la société bien pensante dont elle fait partie.

Après Paris, Londres et New York, entre autres villes, *Le Dieu du carnage* est à l'affiche du TNM dans une production électrisante! Avec humour et férocité, grâce à des personnages colorés, des répliques assassines, cette pièce qui gratte la couche (mince) du vernis de la civilisation est vachement libératrice! Ce qui explique son succès.

Dans leur appartement très chic qui donne sur un square parisien, le couple Houllié accueille les parents d'un camarade de leur fils. Car ce dernier a été défiguré par le premier. Banale altercation scolaire entre deux adolescents débordants d'hormones? Explications, réprimandes et poignées de main? Que non! Ce qui débute comme une rencontre polie et civile se transforme en une guerre mondiale! Une bataille d'insultes. Chacun se persécute, se manipule et s'humilie à tour de rôle.

Imaginez le climax de *Qui a peur de Virginia Woolf?* Ajoutez un deuxième couple de tarés au fiel. Et un peu de drogue dissimulée dans l'alcool… Cela vous donne peut-être une idée du type de carnage qui se tient sur la scène du TNM...

Avec un parti pris pour l'outrance, l'excès (le décor splendide et démesuré d'Annick La Bissonnière mérite à lui seul un prix!), Lorraine Pintal signe une mise en scène très efficace. Pintal a trouvé la distribution idéale avec son quatuor d'acteurs. James Hyndman et Anne-Marie Cadieux sont deux bêtes de scène de la même espèce rare. Brigitte Haentjens les avait déjà réunis dans *Mademoiselle Julie*, puis dans un Feydeau, en 2003. L'association-surprise vient du couple formé par l'excellente Christiane Pasquier et Guy Nadon. De mémoire, on n'avait pas vu Guy Nadon aussi déchaîné depuis son inoubliable Cyrano de Bergerac. Nadon fait beaucoup plus que bien jouer; ce pour quoi on lui donne un cachet. Durant 90 minutes, il s'amuse, s'abandonne et se livre à des prouesses physiques dignes d'un jeune premier! Son plaisir traverse le quatrième mur: quand le comédien lâche le cri du cœur de son personnage de «beauf» désabusé «déguisé en homme de gauche»: *«Que je m'emmerde!»*, toute la salle est pendue à ses lèvres!

Allez-y voir! Une telle rencontre entre un acteur et un rôle au théâtre arrive seulement une fois tous les dix ans…

Collaborateur du Devoir

LE DEVOIR, MERCREDI 24 NOVEMBRE 2010

LE DEVOIR, LE LUNDI 23 MARS 2009

THÉÂTRE

Lessivé par l'impitoyable danse du monde

WOYZECK
Texte: Georg Büchner, adapté par Brigitte Haentjens. Mise en scène: Brigitte Haentjens. Une production de Sibyllines présentée à l'Usine C jusqu'au 4 avril.

ALEXANDRE CADIEUX

Alors que la crise économique brise des vies et que les échos d'horribles tueries nous arrivent d'Allemagne, de Belgique ou des États-Unis, Brigitte Haentjens plonge dans une œuvre qui s'attaque aux causes et aux conséquences de l'aliénation de l'individu qui débouche sur la mort. Son *Woyzeck*, qu'accueille l'Usine C, constitue un spectacle qui, bien qu'écartelé entre plusieurs pôles, bénéficie du travail d'une équipe de comédiens qui insufflent beaucoup de vie à l'ensemble.

Georg Büchner (1813-1837) fut activiste politique, auteur, professeur de philosophie et scientifique. Il s'inspira d'un fait divers pour écrire *Woyzeck*, pièce inachevée dont les fragments constituent une matière toujours aussi attirante pour les metteurs en scène. À titre d'adaptatrice, Haentjens dresse des ponts entre le monde du soldat Woyzeck et une certaine réalité québécoise grâce à la langue et à certaines références, comme ces ritournelles connues nées sous la plume de Luc Plamondon ou de Zachary Richard qui remplacent ici les chansons populaires allemandes.

Mais quel est-il, ce Québec auquel renvoie la production? Celui d'avant la Révolution tranquille, comme l'évoquent les costumes d'un autre temps signés par Yso, des tenues datées dans leurs coupes et irréelles dans leurs coloris? Ou encore une construction puisant dans les méandres de la mémoire collective, des années 40 à aujourd'hui, notamment à travers les chansons précédemment citées? Le mariage n'est pas évident non plus entre ces repères culturels et la scénographie plus symboliste d'Anick La Bissonnière, véritable sculpture magnifique d'épuration.

Le propos apparaît plus limpide dans le jeu des acteurs, et la forte distribution qu'a réunie Haentjens porte très bien cette charge. Marc Béland, les yeux rougis, le souffle continuellement court, illustre parfaitement l'épuisement de l'homme de peu de mots, l'ouvrier sans cesse discrédité et exploité par son entourage. La sobriété de son interprétation contraste finement avec l'outrance volontaire de certaines figures qui virevoltent autour de lui, surtout Paul Ahmarani en Docteur et Paul Savoie en Capitaine. Ironiquement, Béland le danseur incarne ici celui qui peine à suivre les autres personnages dans leurs gigues et claquettes infernales qui ponctuent la représentation, ces jeux au-delà de la portée du pauvre hère qui voit sa belle Marie (Évelyne Rompré, franche et directe) se laisser séduire par le libidineux Tambour-major (Sébastien Ricard, haïssable à souhait).

Le *Woyzeck* de Sibyllines, tout à fait à sa place dans le parcours de la compagnie qui présentait il y a un an le terrible *Blasté* de Sarah Kane, prend l'affiche alors que deux œuvres de Claude Gauvreau sont présentées en ce moment au Québec, l'une au TNM et l'autre au Trident. Trois œuvres de facture différente, mais qui nous forcent à réfléchir, en ces temps troublés, sur le sort de ces hommes et de ces femmes lessivés par l'impitoyable danse du monde.

Collaborateur du Devoir

Anick La Bissonnière

WOYZECK À L'USINE C

Indispensable et inoubliable

Il y a des pièces intéressantes, charmantes, correctes ou banales. Et puis, il y a les coups de poing au ventre, les moments de grâce, les instants de théâtre qui vont marquer à jamais la mémoire. C'est dans cette dernière catégorie qu'entre *Woyzeck* de Georg Büchner, adapté par Brigitte Haentjens.

MARIE-CHRISTINE BLAIS
CRITIQUE

Écrite en 1836 par Büchner, *Woyzeck* est une des pièces les plus montées et adaptées en Occident: il y a peu, un metteur en scène suisse transposait l'action dans les Caraïbes! La metteure en scène Brigitte Haentjens, elle, a choisi d'adapter le texte – de façon remarquable – en le situant dans un Québec d'avant la Révolution tranquille, avec le vocabulaire, l'accent et les chansons d'ici. De simple soldat qu'il est dans la version originale, le personnage de Franz Woyzeck est devenu un ouvrier, un gagne-petit qui multiplie les «jobines» pour assurer la subsistance de son enfant illégitime et de la mère de l'enfant, Marie, dans un monde qui juge toujours durement les filles-mères, les «bâtards» et ceux qui les acceptent.

La pièce commence dès qu'on entre dans la salle, grâce à la saisissante scénographie d'Anick La Bissonnière, qui établit littéralement une passerelle entre la scène et la salle. La scène elle-même est un vaste plateau auquel les comédiens accèdent en montant une «côte». Dans ce monde ponctué par les sirènes de l'usine, Woyzeck (Marc Béland, tout simplement sidérant) est en butte à la condescendance et à l'indifférence féroce de ceux qui l'entourent: le Docteur (Paul Ahmarani, effrayant de cruauté) qui rêve de gloire en menant des recherches inutiles et dont Woyzeck est le pauvre cobaye; le Capitaine (Paul Savoie, d'une suavité exquise), bourgeois bien-pensant et hypocondriaque; Marie elle-même (Évelyne Rompré, excellente) dont le tempérament et la féminité préfèrent les coqs du village au trop bon gars qu'est Woyzeck; le Tambour-major (Sébastien Ricard, extrêmement convaincant), espèce de Survenant qui fait le «frais» en multipliant les jeux de pieds et les œillades, séducteur vulgaire et fêtard – et dont l'entrée en scène est parmi les scènes inoubliables...

Seul, accablé de fatigue, en proie au délire en raison des expériences qui sont menées sur son corps, constamment humilié par tous, privé de la moindre compassion, Woyzeck est également celui à qui la détente et le sommeil sont refusés. Marc Béland l'incarne avec la force d'une bête de somme qui ne réagit même plus au fouet. Poussé dans ses derniers retranchements, ayant tout perdu, Woyzeck finira par assassiner tout ce qui lui reste d'âme: Marie qui l'a trahi. C'est la violence conjugale comme ultime et terrifiant appel au secours...

PHOTO LYDIA PAWELAK

Deux des comédiens de la pièce: Marc Béland, qui incarne Woyzeck, et Paul Ahmarani, qui interprète le Docteur.

Qualité et profondeur

La force de *Woyzeck* réside dans sa distribution d'une égale et grande qualité, dans la scénographie et dans l'univers sonore, dans le texte lui-même qui mêle intimité et politique, macro et micro, et où certains éléments prennent soudain un tout autre sens (tiré du texte original écrit il y a plus de 170 ans, il est question du Oui et du Non!). Elle est aussi dans la profondeur enfin donnée au personnage de Marie, dans l'utilisation des corps, de la course, de la danse (de la gigue!), des chansons québécoises (Dubois, Plamondon, Vigneault...) qui créent un heureux anachronisme nous rapprochant encore plus de ce qui se vit sous nos yeux.

Mais le plus inoubliable, le plus marquant, dans cette pièce de près de deux heures sans entracte, c'est le travail titanesque et courageux de Brigitte Haentjens, afin que la pièce de Büchner nous parle véritablement et, surtout, nous donne la pleine mesure de ce que l'aliénation – c'est-à-dire le fait d'être dépossédé de soi par les conditions de travail, le pouvoir, l'argent, la religion – peut faire, aujourd'hui comme hier, à des êtres humains. Alors même que la société est en proie à une profonde crise et à la tentation de sacrifier l'humain au profit, le *Woyzeck* de Haentjens est indispensable. Et beau. Et inoubliable.

***Woyzeck* de Büchner, adapté par Brigitte Haentjens, à l'Usine C jusqu'au 4 avril.**

REVUE DE PRESSE
Articles choisis 2005 / 2015
Anick La Bissonnière

Woyzeck / Usine C
16 mars 2010 / zoneculture.com / Daphnée Bathalon

« Grâce à la magnifique scénographie d'Anick La Bissonnière, la polyvalente salle de l'Usine C est méconnaissable. Une passerelle écarlate traverse la scène et se prolonge jusqu'au dessus du public. Véritable pont entre deux espaces distincts, elle tranche violemment avec le noir des murs. Une autre portion de la scène est occupée par deux long bassins, l'un est rempli d'eau, l'autre de terre et par un chemin fait de planches de bois. Eau, terre, bois : trois éléments en opposition totale avec l'environnement d'acier et de pierre qu'offre l'Usine C. Tous les angles formés par le décors participent à l'aspect éclaté du spectacle.»

Woyzeck / Usine C
26 mars 2009 / The Globe and Mail / J. Kelly Nestruck

« (…) the inmates of this industrial hell, strikingly designed by Anick La Bissonnière. »

Woyzeck / Usine C
26 mars 2009 / Voir / Christian St-Pierre

« L'espace créé par Anick La Bissonnière (scénographie) et Claude Cournoyer (éclairages) est une véritable splendeur. Les plateau est vaste, presque vide, balayé de faisceaux de lumière latéraux et surplombé par une immense passerelle rougeoyante incrustée de néons, une structure métallique qui se lance vers la salle et entraîne les personnages hors de scène. On pense à des installations minières, ou encore ferroviaires, une vision fantasmatique du Nord de L'Ontario. »

Woyzeck / Usine C
30 mars 2009 / montheatre.qc.ca / Sarah Fauteux

« Le travail effectué sur l'espace à la mise en scène et à la scénographie (Anick La Bissonnière) est particulièrement réussi et crée un effet magnifique. »

Woyzeck / Usine C
30 mars 2009 / Ici / Maxime Catellier

« Dès l'entrée en salle, le public est happé par l'impressionnant dispositif scénique mis en place par Anick La Bissonnière. Le long couloir industriel en hauteur, coupant l'espace en une belle diagonale, fascine. Mais la trouvaille la plus intéressante revient plutôt à ce courant emportant irrémédiablement les personnages vers le fond de la scène, permettant de ce coté une habile mécanique des sorties et des entrées (…) »

Blasté / Usine C
27 mars 2008 / Voir / Christian St-Pierre

« La déflagration imaginée par Anick La Bissonnière (scénographie) et Étienne Boucher (lumière) est d'un effet saisissant. »

Blasté / Usine C
22 mars 2008 / La Presse / Luc Boulanger

« (Haentjens) respecte entièrement les intentions de l'auteure. Elle est bien secondée par ses collaborateurs à la conception : le beau décor qui se transforme d'Anick La Bissonnière; l'oppressante musique électro-acoustique de Robert Normandeau; les éclairages crépusculaires d'Étienne Boucher. »

Vivre / Usine C
1 février 2007 / Voir / Marie-Claude Marsolais

« Soulignons le travail d'Anick La Bissonnière à la scénographie : épuré, le décor traduit l'angoisse et l'engouffrement. Le tapis ouaté qui habille le sol rend étrangement invitant les bas-fonds d'un univers tourmenté. Les panneaux courbés, sur lesquels défilent des images brumeuses, reflètent le tourbillon intérieur des personnages et invitent les spectateur à y entrer. »

Vivre / Usine C
25 janvier 2007 / Le Devoir / Marie Labrecque

« Le combat existentiel de la romancière contre l'ombre qui menace de toujours l'engloutir (c'est ce que m'inspire la scénographie d'Anick La Bissonnière) trouve un écho dans les aventures d'Orlando, épée à la main. »

Extrait du dossier des seconds **États généraux du théâtre professionnel Québécois**
Évolutions du théâtre Québécois depuis 1981 / Octobre 2007 / Paul Lefebvre

« L'indiscutable réalité des corps en scène correspond en scénographie, à une utilisation de matières réelles (acier, roche, bois, terre, eau, asphalte), signalant un abandon du vraisemblable pour la création de lieux à la fois concrets et métaphoriques. Des scénographes tels Claude Goyette, Danièle Lévesque, Stéphane Roy et Anick La Bissonnière,(…) participent à cet important renouvellement de l'aspect visuel du théâtre. »

Prix Quadriennale internationale de Prague
Juin 2007 / Lettre de la ministre de la culture du Québec

Québec

Gouvernement du Québec
La ministre de la Culture, des Communications et de la Condition féminine

Québec, le 27 juin 2007

Madame Anick La Bissonnière
7070, rue Fabre, app. 2
Montréal (Québec) H2E 2B2

Madame,

C'est avec un immense plaisir que je vous adresse mes plus chaleureuses félicitations pour l'hommage qui vous a été rendu à Prague par l'Organisation internationale des scénographes, techniciens et architectes de théâtre.

Vous pouvez être très fière de cette distinction accordée par vos pairs qui reconnaissent ainsi dans votre travail la marque du talent et de l'originalité. Vous œuvrez loin des projecteurs et c'est pourtant en bonne partie grâce à votre créativité que les spectateurs redécouvrent, soir après soir, la magie de la scène dès la levée du rideau. Je vous remercie sincèrement de votre contribution à la vitalité et au rayonnement international de la culture québécoise.

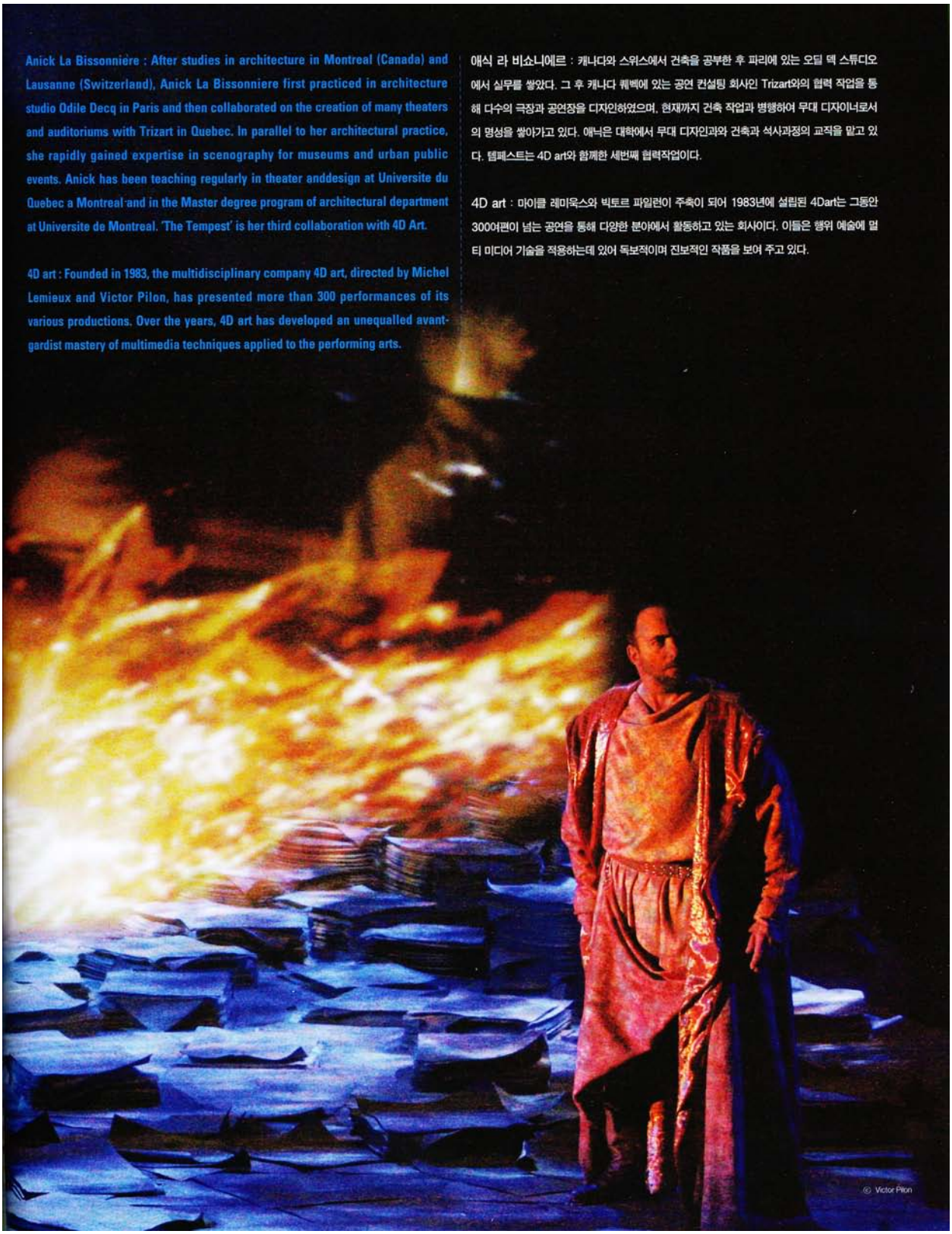
Je vous souhaite le meilleur des succès dans tous vos projets et vous prie d'accepter, Madame, l'expression de mes sentiments distingués.

La ministre,

CHRISTINE ST-PIERRE

Québec
Édifice Guy-Frégault
225, Grande Allée Est
Bloc A, 1er étage
Québec (Québec) G1R 5G5
Téléphone : 418 380-2310
Télécopieur : 418 380-2311
www.mccf.gouv.qc.ca

Montréal
480, boul. Saint-Laurent, 7e étage
Montréal (Québec) H2Y 3Y7
Téléphone : 514 873-2137
Télécopieur : 514 873-0980



La Tempête / Tournée américaine
Dec 2006 / BOB 029 International magazine of space design / Jung Yeon Hak

La Tempête / Tournée américaine
Dec 2006 / BOB 029 International magazine of space design / Jung Yeon Hak

La Tempête / Tournée américaine
19 juin 2006 / Variety / Frank Rizzo

« Anick La Bissonniere designs an impressive, imposing and apt set that is a mysterious island unto itself, composed on piles of old manuscripts seemingly washed ashore and calcified. »

Extrait du dossier de candidature de **Montréal ville UNESCO du design** / avril 2006
« Montréal compte plus de 20 000 designers oeuvrant dans tous les domaines de la conception. Les (quinze) designers qui font l'objet d'un court portrait, illustrent des pratiques spécifiquement montréalaises. »

« Architecte de formation, Anick La Bissonnière est venue au théâtre comme scénographe où elle joue de l'espace et de la lumière avec une précision du regard et un souci du détail qui n'appartient qu'à elle. Du réalisme suédois fin du XIXe siècle comme de Schiller revu par Maraini, de la machine Hamlet comme de la mécanique Feydeau, des apparitions fantomatiques qui encombrent la mémoire de Duras comme celle de Sylvia Plath, Anick La Bissonnière dégage des visions spatiales à mille lieues du naturalisme, mais au plus près de la vérité du sentiment. Alors que l'on associe souvent le travail de l'architecte à des structures imposantes, à la matérialité faite œuvre d'art, son travail tend au contraire à l'invisibilité que l'on pense à la scénographie de Hamlet-machine ou à cet espace tout blanc et pur réceptacle de lumière de Mademoiselle Julie. Depuis 1999, Anick La Bissonnière a conçu six espaces pour des spectacles mis en scène par Brigitte Haentjens dont La Cloche de verre au Théâtre de Quat'Sous, production qui a remporté plusieurs prix en 2005. »

Antoine et Cléopâtre / Théâtre du Nouveau Monde
20 octobre 2005 / Voir / Christian St-Pierre

« Et finalement, l'espace : un plateau presque nu, un lieu dépouillé qu'une lumière souveraine rend futuriste. Anick La Bissonnière et Alain Lortie signent un architecture lumineuse qui émerveille, tableau après tableau. »